

LES
JARDINIERS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. D'AVESNE:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi
15 Juillet 1771.*

Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.

Boileau, Art Poétique.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LES

JALOUSIES,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MISE EN SCÈNE;

PAR M. DAVENANT;

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français Ordinaires du Roi, le Samedi
12 Janvier 1771.

Paris de la Librairie de la rue d'Orléans.
Rouen, chez P. Levesque.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques,
en face de l'Académie des Sciences, au Palais National.

M. DCC. LXXI.

Paris, chez la Citoyenne de la rue d'Orléans.



AU LECTEUR.

VOICI le premier Ouvrage de Théâtre qui paroît sous mon nom. Quoique ce ne soit point mon coup d'essai en ce genre, des raisons particulières m'ont obligé jusqu'ici de garder l'anonyme. J'eusse peut-être mieux fait de le garder encore, mais ces raisons n'existent plus; &, d'ailleurs, s'il y a quelque blâme à encourir, je suis le coupable; il vaut mieux que j'en sois chargé qu'un autre.





A C T E U R S.

THIBAUT , Jardinier , Pere *M. Nainville.*
de Colette.

PERRETTE , Femme de *Madame Berard.*
Thibaut.

COLIN , Garçon Jardinier de *M. Fargès.*
Thibaut, Amant de Colette.

COLETTE , Fille de Thibaut *Madame Trial.*
& de Perrette.

BERTRAND , ancien Garçon *M. Suin.*
Jardinier de Thibaut.

DEUX CAVALIERS DE MARÉCHAUSSEE,
Personnages muets.



La Scène est dans le Jardin de Thibaut.



LES JARDINIERES, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Jardin rustique ; d'un côté est un puits couvert de feuillage , de l'autre une Maisonnnette de Jardinier : on voit dans le fond un Soleil couchant.



SCENE PREMIERE.

THIBAUT, *seul.*

*(Pendant la ritournelle , il tire de l'eau au puits ,
& emplit ses Arrosoirs.)*

ARIETTE.

QUE j'aime mon petit jardin !
Il me paye avec usure ,
La peine que j'endure

A iij

6 LES JARDINIERS,

A le bêcher ,
A l'arroser ,
Soir & matin.

Que j'aime mon petit jardin !
La richesse la plus pure
Semble naître sous ma main.
Ah ! que cette terre est bonne !
Pour l'eau que je lui donne ,
Elle me fait boire du vin.
Que j'aime mon petit jardin !



Le Soleil baisse ; il n'est pas loin de cinq heures : il faut que j'aille trouver le Bailli qui m'a fait demander pour affaire. (*En se retournant.*) Tiens Colin , achève de.... où Diable est-il ? Il étoit là dans l'instant ; je parierois qu'il est à batifoler autour de ma fille. (*Il appelle.*) Colin ! ... Oh ! il y est , il y est , j'en suis sûr. Ahi ! Ahi ! Je vois bien qu'il faudra que je le mette à la porte , ou que je les marie ensemble ; mais , il n'a rien.... Pouf ! je n'avois rien non plus , quand je me suis marié : en suis-je mort ? Me voilà. (*Il appelle plus fort.*) Colin ! Colin !





SCENE II.

COLIN, THIBAUT.

COLIN, *tout essoufflé.*

MIE voilà, Monsieur Thibaut.

THIBAUT.

Ah ! te voilà ! je le vois bien que te voilà ;
mais, d'où viens-tu ? Ne t'avois-je pas dit ? ...

COLIN.

C'est que j'étois allé aider à Colette.

THIBAUT.

Nous y voilà ; je m'en doutois : mais, écoute-
moi : est-ce que tu ne pourrois pas te déshabi-
tuer d'être toujours comme ça fourré auprès de
ma fille ?

COLIN.

Quel mal y fais-je ?

THIBAUT.

Mais je ne veux pas de tout ça, moi ; c'est
mon idée • travaille.

COLIN.

Oh ! l'ouvrage ne me fait pas peur, vous le
sçavez bien ; mais tenez, Monsieur Thibaut, j'en
travaillerai encore de meilleur cœur, quand vous
m'aurez donné Colette ; vous sçavez que vous me
l'avez promise ?

8 LES JARDINIERS,

THIBAUT.

Oui ! je sçais , je sçais ; ... mais travaille : te voilà bien huppé pour vouloir te marier !

COLIN.

Je ne suis pas riche ; mais ne craignez rien , Monsieur Thibaut.

ARIETTE.

Quand on aime son ménage ,
Qu'on est jeune , & plein de santé ;

Qu'une femme nous engage ,

Nous encourage ,

On se sent cœur à l'ouvrage ,

Et l'on craint peu la pauvreté.

A Colette j'ai sçu plaire ,

Mon cœur d'elle est enchanté ;

De bien qu'avons-nous affaire ?

J'ai deux bons bras , elle a de la beauté ;

Voilà pour le nécessaire ,

Et pour la félicité.

Quand on aime son , &c.



Oui , quand Colette sera ma femme , je ne veux plus que vous fassiez rien , je me charge de toute la besogne.

THIBAUT.

Tout ça est bel & bon , fort bon , très-bon ; mais travaille , travaille ; vous êtes jeunes tous deux , vous avez le tems d'attendre.

COMÉDIE.

9

COLIN.

Oui, d'attendre que nous ne le soyons plus !
Je vous ai entendu dire à vous-même....

THIBAUT.

Tiens , j'ai affaire , je n'ai pas le tems de
t'écouter : voilà ma femme , arrange tout ça avec
elle , & qu'on me laisse tranquille.



SCENE III.

PERRETTE, THIBAUT, COLIN.

PERRETTE.

THÉ bien ! notre homme, tu ne penses donc pas
qu'il faut que tu ailles parler au Bailli ? Voilà
cinq heures , va donc vite ; je suis bien curieuse
de sçavoir ce qu'il te veut.

THIBAUT.

Pourvu que ce ne soit pas quelque procès ,
quelque chicane.

PERRETTE.

Oh ! je ne crois pas ; celui qui est venu de sa
part avoit l'air trop gai.

THIBAUT.

Enfin nous sçaurons ça ; j'y serois même déjà
sans ce Colin qui me persécute pour son mariage :
il presse , il presse !

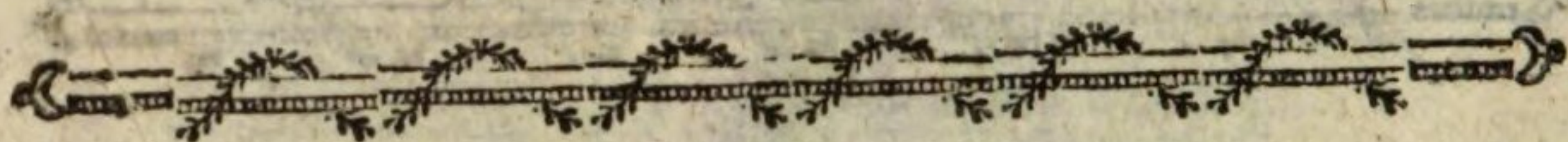
10 LES JARDINIERS,
P E R R E T T E.

Hé ben , dame ! écoute donc , c'est ben naturel.

T H I B A U T.

Oui , naturel de se marier avec rien ! Après tout , je ne m'en mêle pas , fais à ta fantaisie ; s'ils sont malheureux , ils ne s'en prendront pas à moi.

(*Il sort.*)



S C E N E I V.

P E R R E T T E , C O L I N.

P E R R E T T E.

D A M E ! Thibaut a raison ; pour se mettre en ménage il en coûte ; & puis on a des enfans , il faut les élever.

C O L I N.

C'est pour ça , Dame Perrette , qu'on ne scauroit s'y prendre de trop bonne heure , on a le tems de les instruire : D'ailleurs , ce n'est pas le bien qui fait le bonheur de la vie ; s'il n'y avoit que les riches qui se marient , que deviendrait le monde ?

P E R R E T T E.

Ah ! c'est ben vrai , ça ; je l'ai toujours dit , moi : tant vaut l'homme , tant vaut sa terre , & contentement passe richesse ; il ne faut pas deman-

COMEDIE. II

der ce qu'un homme a , mais ce qu'il sçait faire.

A R I E T T E.

Qu'a celle-ci ? Qu'a celui-là ?

Qu'a celui-ci ? Qu'a celle-là ?

Dans le mariage ,

Il est d'usage

De s'en tenir là.

Laiſſons aux Grands ces façons-là.

Mais chez nous , c'est une autre affaire :

Je veux de toi ,

Veux-tu de moi ?

Parle à mon pere ,

Parle à ma mere.

Et , ſans autre myſtere ,

Chacun apporte ce qu'il a.



C O L I N.

C'est la meilleure façon ; ſi je n'ai pas de bien , j'ai du ſçavoir faire , & de la bonne volonté ; c'est de quoi en gagner.

P E R R E T T E.

Oui , t'as raifon , mon garçon ; de la bonne volonté & de l'économie ; car il faut de ça.

C O L I N.

J'aurois dû être à mon aife , mais.... tout eſt dit , il n'y faut plus penſer.

P E R R E T T E.

Comment donc ? Conte-moi donc ça.

12 LES JARDINIERES,

COLIN.

Ah ! ah ! on est jeune , on aime à courir.... à quinze ans je suis sorti de chez mon pere , qui étoit un bon laboureur ; j'ai vu le pays : pendant mon voyage , mon pere est venu à mourir , & un oncle , (à qui Dieu le pardonne) qui m'a cru mort , ou qui en a fait semblant , s'est emparé de ce qui devoit me revenir.

P E R R E T T E.

Hé ben ! mais , est-ce que tu ne pourrois pas lui faire rendre....

COLIN.

Bon ! Où voulez-vous que je le prenne ? Je ne l'ai jamais vu , & l'on m'a dit qu'il étoit allé voyager à son tour. Quant à moi , j'en suis tout consolé ; Colette me tiendra lieu de tout ; je n'aurois voulu être riche que pour elle : mais je suis jeune , fort , & le courage ne me manque pas.

P E R R E T T E.

C'est ben dit , mon enfant ; va , tu rendras notre fille heureuse : Thibaut n'étoit pas plus riche que toi , quand nous nous sommes mariés : hé ben ! il étoit tout comme ça , toujours gai , toujours content.

COLIN.

Il avoit raison , la gaieté est le baume de la vie.

P E R R E T T E.

Va , ne t'inquiète pas , je veux que nous nous réjouissions ben à ta nôce , j'y veux danser dà , moi :

nous aurons tous les violons du Village , & Grand-Pierre avec sa cornemuse ! .. Il me semble y être déjà.

COLIN.

Il ne tient plus qu'à vous, Dame Perrette. M. Thibaut vous laisse la maîtresse : terminons ça bien vite.

PERRETTE.

Oh ! oui , oui ; c'est ben mon avis , il ne faut pas que ces choses - là languissent ; je vas tant tourmenter Thibaut , que tu seras content ; acheve ton ouvrage pour qu'il soit content aussi , & sois tranquille.

COLIN.

Ah ! Dame Perrette ! Vous me rendez la vie , vous me promettez-donc....

PERRETTE.

Si je te le promets ? Oh ! tu peux ben compter là-dessus ; va , laisse-moi faire.

(Elle sort.)



SCENE V.

COLIN, *seul.*

QUE je vais travailler de bon cœur ! Oh ! quand Colette sçaura !....



SCENE VI.

COLETTE, COLIN.

COLETTE, *à voix basse & regardant de tous côtés.*

COLIN!... Mon pere est-il parti?

COLIN, *courant à elle.*

Ah! Colette, viens que je te conte... O que je suis content!

COLETTE.

Quoi donc, Colin?

COLIN, *avec la plus grande joie.*

Bonnes nouvelles!... C'est que tu ne sçais pas..... ton pere.... ta mere.... il la laisse la maitresse de tout, on va nous marier.

COLETTE, *naïvement.*

Quoi? tout-à-l'heure?

COLIN.

Oh! non pas tout-à-l'heure; mais ça ne tardera pas: car ta mere vient de me promettre qu'elle alloit tout employer pour ça; es-tu bien-aise, Colette? (*Colette baisse les yeux d'un air honteux sans répondre; Colin continue avec inquiétude.*) Mais, tu ne me dis rien? Est-ce que tu n'es pas charmée? Tu rougis... tu baisses les yeux....

COLETTE, avec un coup-d'œil expressif.

Méchant !

COLIN.

Ah ! ma chere Colette !

(Il lui baise la main à diverses reprises : quand il a cessé, Colette la retire comme par réflexion,)

COLETTE.

Mais, mais, Colin, sçais-tu bien que tu n'es guere sage ?

COLIN.

Tiens, c'est que dans la joie où je suis!... Mais que je t'acheve-donc.... Oh ! notre nôce sera bien belle ; car ta mere veut avoir tous les violons du Village, elle veut y danser.

COLETTE.

Et moi, je serai bien brave ce jour-là ; car ma marreine m'a toujours promis que, quand je me marierois, elle me feroit présent d'un bel habit de nôce ; oh ! je m'en vais la voir pour lui annoncer....

COLIN.

Quoi ! tu veux déjà me quitter, Colette ? Eh ! laisse là ton habit ; tu n'en as pas besoin pour paroître belle.

ARIETTE.

Quand on a le don de plaire,
Pourquoi de l'art emprunter le secours ?
Un cœur constant, une flâme sincere,
De la beauté sont les brillans atours ;
Ton corset fermé d'une rose,

16 LES JARDINIERS,

Et le ruban qui suspend tes cheveux,
Ta colerette à demi close ;
Colette , faut-il autre chose
Pour charmer mon cœur & mes yeux ?



Oui , ma Colette , c'est toi , toi seule que j'aime.

C O L E T T E.

Mais Colin , il faudra toujours penser de même ; car quand tu feras mon mari , si tu venois à ne plus m'aimer.... Ah ! je le sens bien , elle en mourroit , ta Colette.

C O L I N.

Pourrois-tu me soupçonner ?... Non , tu ne le crois pas ; tu te ferois injure à toi-même.

D U O.

Du feu qui brûle mon ame ,
Rien ne peut rompre le cours :

{ Colette ,

ma vive flâme

{ Cher Colin ,

Pour toi durera toujours.



C O L I N.

Je devois être heureux aujourd'hui ; c'est toi que j'ai vue la première ce matin.

C O L E T T E.

Et moi , c'est le chant du coq qui m'a éveillée.

SCENE



SCENE VII.

PERRETTE, COLIN, COLETTE.

PERRETTE, *sortant de la maison.*

É ben ! je vous y trouve encore ! Tiens , Colin , tu n'es pas raisonnable ; non , tu n'es pas raisonnable ; il faut que je te dise ça. Tu sçais ben que Thibaut ne veut pas que vous soyez toujours comme ça ensemble.

COLIN.

Ne vous fâchez pas, ma chere Madame Perrette : je m'en vais ; c'est que je contoïs à Colette....

COLETTE.

Maman , c'est donc bien vrai qu'on va nous marier ? Est-ce pour bien-tôt ?

PERRETTE.

Oui , oui ; mais il faut obéir à ton pere : il n'entend pas que tu jases toute la journée avec Colin , & il a raison ; ce n'est pas ben non plus ; je ne peux pas le blâmer. Quand vous ferez mariés , vous aurez tout le temps.





SCENE VIII.

THIBAUT, PERRETTE, COLIN,
COLETTE.

THIBAUT, *entre en fredonnant un air.*

LERA leli lan la, &c.

PERRETTE.

Hé ben ! notre homme , te voilà ben gai !
quelles nouvelles ?

THIBAUT, *à l'oreille de Perrette.*

Renvoye ta fille. (*Il continue son air en se pro-
menant.*) La, la, la, la.... (*A Colin.*) Qu'est-ce
que tu fais là , toi ? est-ce-là ton ouvrage ? va-
t'en travailler.

COLIN.

J'y vais, Monsieur Thibaut, j'y vais; mais vous
n'oubliez pas....

THIBAUT.

Oui, oui; voilà qu'est bon ; va-t'en, va-t'en
toujours.



SCENE IX.

THIBAUT, PERRETTE, COLETTE.

THIBAUT.

JE n'oublierai pas !... (*Il tire Perrette par la manche.*) Renvoye ta fille , je te dis ; j'ai à te parler. Leri tan ta leri , &c...

PERRETTE.

Colette , va-t'en là-haut ; tu verras si le souper s'apprête , tu mettras le couvert.

COLETTE.

Maman , tandis que mon pere est de bonne humeur , parlez-lui.

PERRETTE.

Oui ; va-t'en , fais ce que je te dis.

(*Colette sort.*)





SCENE X.

THIBAUT, COLETTE.

PERRETTE, *avec empressement.*

AH ! ça, voyons, conte-moi donc : as-tu vu le bailli ? étoit-il chez-lui ? t'a-t-il parlé ? qu'est-ce qu'il t'a dit ?

THIBAUT.

Ta, ra, ta, ta, ta.... Doucement, doucement, femme ; car.... il faut aller doucement.

PERRETTE.

Allons, voyons, je t'écoute.

THIBAUT.

Primò, j'ai vu le Bailli, il m'a parlé, je lui ai parlé.... Que c'est un bien honnête homme que ce Monsieur le Bailli !

PERRETTE.

Tiens, je gagerois que tu as de bonnes nouvelles.

THIBAUT.

Doucement, doucement ; je te dis que j'ai à te parler.

PERRETTE.

Hé ben ! dis, dis.

COMÉDIE.

21

THIBAUT.

Te souviens-tu d'un certain Nicolas Bertrand ,
notre ancien garçon Jardinier ?

PERRETTE.

Si je m'en souviens ! Ce brave garçon , qui ai-
moit tant Colette ? qui la faisoit tant danser sur
ses genoux ?

THIBAUT.

Oui.

PERRETTE.

Il me semble le voir encore : il faut qu'il y ait
pourtant ben huit ou neuf ans qu'il est parti ; il
ne nous a pas donné de ses nouvelles depuis,
c'est ben mal.

THIBAUT.

Tu ferois donc bien-aise d'en avoir ?

PERRETTE.

Oh ! oui ; j'en ferois charmée.

THIBAUT.

Hé bien ! je veux t'en donner, & de bonnes ;
tiens , regarde.

(Il verse de l'argent dans son chapeau.)

PERRETTE.

Que vois-je ? est-ce un rêve ?

22 LES JARDINIERES,

D U O.

THIBAUT.

Tu n'as jamais vu tant d'or,
Ta vue en est éblouie.

Tiens donc encor.

Encor,

Encor.

Tu n'as jamais vu tant d'or,
Ta vue en est éblouie.

Tiens donc encor,

Encor.

PERRETTE.

J'en suis toute ébaubie.

C'est un trésor.

Comment encor !

C'est un trésor.

Encor !

C'est un trésor.

J'en suis toute ébaubie.

Comment encor !

C'est un trésor.



PERRETTE.

Que veut donc dire tout ceci, notre homme ?

THIBAUT.

Que tôt ou tard un bien-fait n'est jamais perdu : j'ai rendu service à Nicolas, j'étois pauvre, il a partagé ma misère ; il est riche, il nous fait part de son bien ; il épouse Colette, nous irons tous vivre dans sa métairie. Trois vignobles en Champagne ! Voilà sa lettre ; & l'argent que tu vois n'est qu'un échantillon de ce qu'il veut faire pour nous.

PERRETTE.

Comment ! est-ce qu'il est de retour ?

THIBAUT.

Il arrive, peut-être demain, peut-être aujourd'hui ; écoute, écoute ce qu'il m'écrit.

(Il lit.)

» Tu crois peut-être, mon cher ami ;... Son cher

ami ! vois si je ments. » Tu crois peut-être , mon
» cher ami , que je t'ai oublié ? tu te trompes. Je
» me suis toujours occupé de toi & des obligations
» que je t'ai. J'ai cherché , depuis notre séparation ,
» à me procurer , par le commerce , une fortune
» qui me mît à portée de m'acquitter envers toi ;
» j'ai eu le bonheur que tout m'a réussi ; je viens
» d'acquérir en Champagne une bonne métairie ,
» & trois vignobles où il ne tiendra qu'à toi de
» vivre commodément. Si ta fille n'est pas ma-
» riée , accorde-moi sa main , & ne faisons qu'une
» même famille ; j'ai chargé le Bailli qui te re-
» mettra cette lettre , de te compter cinquante
» pistoles que je te prie d'accepter comme un à-
» compte de ma reconnoissance. Adieu , mon cher
» ami ; j'embrasse ma petite femme Colette , &
» sa chère Maman. J'arriverai peut-être aussi-tôt
» que ma lettre.

N I C O L A S B E R T R A N D.

P E R R E T T E.

Que je suis contente ! Que je l'embrasserai de bon cœur ! Mais , comment vas-tu faire ? tu as promis à Colin.

T H I B A U T.

Ça t'inquiète ? quant à moi , ça ne m'embarasse guères ; s'il n'est pas content , qu'il s'arrange.

P E R R E T T E.

Oui , mais....

T H I B A U T.

Trois vignobles !

24 LES JARDINIERS,

P E R R E T T E.

Colette va se chagriner ; car ils s'aiment , ces enfans.

T H I B A U T.

Va , va , quand Colette se verra une grosse Madame , elle se consolera , je t'en réponds. Pour Monsieur Colin , je suis son serviteur , je n'irai pas manquer ma fortune pour lui. Quand je peux me voir Marguillier , & ma fille Dame de Paroisse , ne veux-tu pas que je préfere un garçon Jardinier ?

P E R R E T T E.

Vraiment , t'as raison : mais il faudroit lui tourner ça de maniere....

T H I B A U T.

Sans contredit : je quitte le jardinage , je n'ai plus besoin de lui , je le mets à la porte , & tout est dit.

P E R R E T T E.

Ah ! Thibaut , il faudroit plutôt....

T H I B A U T.

Hé ! non , non : c'est arrangé ; & , pour ta fille , c'est à toi à lui faire entendre raison.

P E R R E T T E.

J'ai ben peur que ça ne nous baille du tintoin.

T H I B A U T.

Trois vignobles ! Ah ! quand j'y pense !

ARIETTE.

Quel plaisir dans l'Automne
 D'entendre des pressoirs le cric , crac , le pan , pon ;
 Et de voir bouillir dans la tonne
 La délicieuse boisson
 Que la vigne nous donne !
 Quel plaisir dans l'Automne , &c.



P E R R E T T E.

Ecoute-donc , si je disois à Colin ?...

T H I B A U T.

Et ! ne t'inquiète pas de Colin , j'en fais mon affaire. Parle à ta fille seulement , & si elle résiste , dis-lui que je lui parlerai , moi ; dis-lui ça : je vais ferrer mon argent & retourner chez le Bailli qui m'attend pour.... pour arranger tout ça.

(*Il sort en chantant.*)

Quel plaisir dans l'Automne ! ...



S C E N E X I.

COLETTE, PERRETTE.

COLETTE, *accourant.*

AH ! ma mere ! j'ai tout entendu : qu'est-ce que c'est donc ? mon pere dit qu'il va renvoyer Colin , qu'il ne veut plus que je l'épouse ?

26 LES JARDINIERES,

P E R R E T T E.

Hé ben ! c'est vrai, ma fille ; mais console-toi , ta fortune est faite ; Nicolas Bertrand arrive , il est riche , c'est lui qui va t'épouser , nous irons tous vivre dans son bien : tu seras ben contente , quand tu te verras Dame d'un Château !

C O L E T T E.

Ah ! je ne ferai jamais heureuse , s'il faut que je renonce à Colin. Pauvre Colin ! Maman , vous qui êtes si bonne , pourrez-vous l'abandonner ?

P E R R E T T E.

Mais dame ! que veux-tu que je fasse , moi ? tu vois ben que notre fortune à tous en dépend ; tu as entendu ce que ton pere a dit : il faut être raisonnable , ma fille : tu seras heureuse avec Bertrand , c'est un si bon garçon ! Tu l'aimois tant ! te souviens-tu quand il te faisoit sauter sur ses genoux ? tu l'appellois ton mari.

C O L E T T E.

Dans ce tems-là je ne connoissois pas Colin.

P E R R E T T E.

Va , mon enfant , quand tu seras dans l'opulence , que rien ne te manquera , que tu te verras de beaux habits , de beaux meubles , tu ne penseras plus à tout ça : il n'est rien que d'être riche.

A R I E T T E.

Oui , c'est l'argent ,
Ma chere enfant ,
Qui fait la douceur du ménage ;

Quand on n'a rien,
C'est le tapage;
Il faut du bien,
Dans le mariage.
L'amour, sans un peu de cela *,
Se fatigera,
S'affoiblira,
Et finira :
Il restera
L'humeur,
L'aigreur :
On se mutine,
On fait la mine,
On se chagrine ;
L'argent adoucit le chagrin,
Et, quand le premier feu s'éteint,
Celui de la cuisine
Va toujours son train.



COLETTE.

Cet argent, cette fortune, ne me feront jamais
oublier Colin.

PERRETTE.

Bon ! bon ! tu le crois.

COLETTE.

Oh ! j'en suis bien sûre !

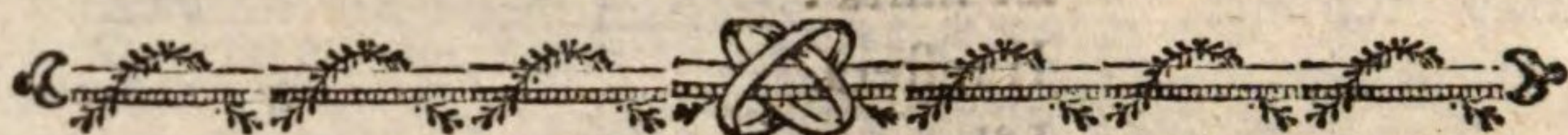


* Elle fait le geste de compter de l'argent.

28 LES JARDINIERS,
P E R R E T T E.

Écoute, il faut commencer par ne le plus voir : ton pere te le défend, il lui faut obéir & ne pas le faire mettre en colere. Ainsi, sois ben sage ; va, ma fille, sois ben sage ; tu n'en feras pas fâchée, & nous t'aimerons ben.

(Elle sort.)



S C E N E X I I.

COLETTE, *seule.*

SUIS-JE assez malheureuse ? De quoi se mêle ce Monsieur Bertrand, d'avoir fait fortune ? que ne garde-t-il ce qu'il a ? qu'en avions-nous besoin ? O le maudit argent ! je voudrois qu'il n'y en eût pas dans le monde. On a beau dire : sois bien sage, sois bien sage !

A R I E T T E.

Non, non, maman ne raisonne pas bien ;
Quand on s'aime, on n'a besoin de rien.

La richesse

Ne peut remplacer la tendresse ;

Si d'un époux, par malheur,

J'éprouvois la froideur,

Son indifférence,

Son inconstance

Seroient des maux plus cruels à mon cœur,

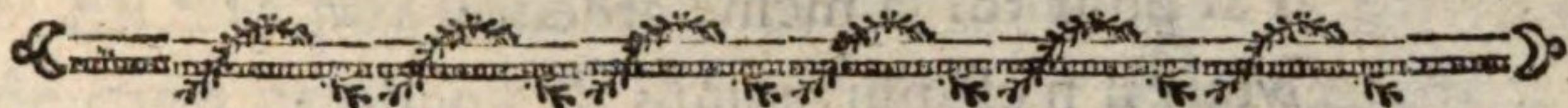
Que ceux de l'indigence.

Non , non , maman , &c.



Pauvre Colin !.... Il étoit si content !.... Ah ! il en mourra ! (*Elle s'assied sur une pierre proche le puits , & se couvre le visage de son tablier.*) Mais... c'est lui que j'entends ! Ah , Dieux !

(*Elle continue de pleurer.*)



SCENE XIII.

COLIN , COLETTE.

COLIN, *entre en chantant.*

Non , non , Colette n'est point trompeuse , &c.

AH ! te voilà Colette ? Monsieur Thibaut est parti en chantant , il a parlé à ta mere : as-tu sçu... Mais , qu'as-tu donc ?... tu pleures ?... que t'est-il arrivé ?

COLETTE.

Ah , Colin !...

COLIN.

Hé bien ! acheve ;... tu me fais frémir... daigne m'apprendre... daigne me rassurer.

A I R.

Belle Colette , par pitié ,
Dis-moi le sujet de tes larmes ;

30 LES JARDINIERS,

De toutes tes allarmes
Ne dois-je pas partager la moitié ?
Tu m'aimes bien : moi , je t'adore ;
Et , si tu veux ne pas changer ,
Je ne connois aucun danger ,
Que mon cœur puisse craindre encore.

C O L E T T E.

Non , non , tu ne dois rien craindre :
J'ai pour toi la même ardeur ;
Mais il n'est plus temps de feindre ;
Apprends donc tout mon malheur :
Hélas ! on veut me contraindre
A te bannir de mon cœur.



C O L I N, *avec agitation.*

Te contraindre ?... Qui ! toi ? me bannir ! Ah !
Colette , explique-toi , que veux-tu dire ?

C O L E T T E, *en sanglottant.*

Oui , Colin , il n'est que trop vrai... Mon pere
m'ordonne de ne plus penser à toi ; ma mere est
de son avis ; un homme riche fait leur fortune , il
arrive , & c'est lui qui doit m'épouser ; juge de
mon désespoir , & si j'ai sujet de pleurer !

C O L I N.

Quoi ! ton pere , dont j'ai la parole , voudroit
m'obliger à renoncer à toi ! & ta mere , après
m'avoir tant promis !... Non , je ne puis le croire ;
& toi-même , Colette , pourrois - tu y consentir ?
Mais... qu'as-tu répondu.

COLETTE.

Hélas ! que pouvois-je répondre ? j'ai prié, supplié, inutilement ; & je n'ai eu recours qu'à mes larmes.

COLIN.

Hé bien ! moi, à ta place, j'aurois répondu fermement : non, non, jamais.

COLETTE.

Eh ! le pouvois-je ? Songe donc que la fortune de mon pere, celle de ma mere, mon devoir...

COLIN.

J'entends, tu as consenti : hé bien ! Mademoiselle, vous êtes votre maitresse ; ... votre parole, vos sermens, je vous rends tout... j'en mourrai... Mais, qu'importe ?

COLETTE, *redoublant ses pleurs.*

O Ciel !... N'étois-je pas assez malheureuse, sans que tu viennes encore m'accabler de reproches ? Ah, Colin ! c'est bien dur de ta part.

(Elle se rassied.)

COLIN.

Quoi ! ma chere Colette, tu m'aimes donc toujours ? Ah ! si cela est...

COLETTE.

Tu ne le mérites guères en tout cas.

COLIN.

Hé bien ! je t'ai offensée, je l'avoue : mais, ma Colette, pardon, pardon ; c'est à tes genoux que je veux l'obtenir.

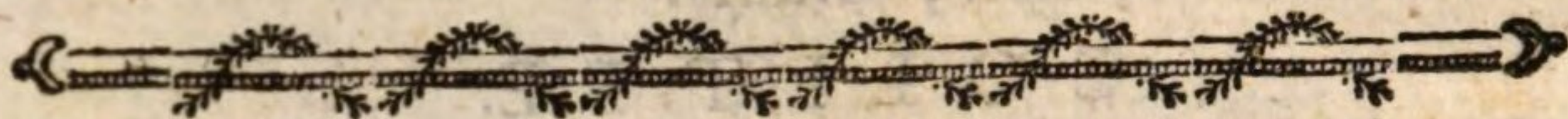
32 LES JARDINIERES,

COLETTE, *très-vivement.*

Ah! Colin, leve toi : voilà mon pere.

COLIN, *se relevant avec précipitation.*

Tant mieux, je vais lui parler.



SCENE XIV.

THIBAUT, PERRETTE, COLIN,
COLETTE.

THIBAUT, *voyant Colin & Colette en désordre.*

Q^UEST-CE que c'est donc que je vois là?
Qu'est-ce que tout ça veut dire? Que faites-vous
ici tous deux? (*A Colette.*) Allons, Mademoi-
selle, à la maison, tout-à-l'heure.

COLIN.

Non, Monsieur Thibaut, elle ne sortira pas;
il faut auparavant que vous me disiez par quelle
raison vous voulez obliger Colette à en épouser
un autre, après me l'avoir promise.

THIBAUT.

Par quelle raison! mais, est-ce que j'ai des
comptes à te rendre? voyez un peu ce drôle-là!
par quelle raison!

COLIN.

COLIN.

Oui , vous me l'avez promise ; Dame Perrette m'a donné sa parole.

THIBAUT.

Hé bien ! si elle te l'a donnée , je te la retire , moi : c'est ma fille , je crois ! est-ce que je ne suis pas le maître de la marier à qui je veux ? qu'as-tu à dire à ça ?

COLIN, *outré.*

J'ai à dire , que c'est l'action d'un.....

THIBAUT, *s'approchant de Colin.*

D'un ? d'un quoi ? voyons , acheve donc.

PERRETTE.

Eh ! doucement , Thibaut ; il faut lui pardonner.

COLIN.

Oui , d'un homme sans parole.

THIBAUT.

Oh ! je ne m'en pique pas avec toi , & je m'en trouve bien.

COLIN.

Oh ! si je m'en croyois !...

COLETTE.

Eh ! que fais-tu , Colin ? Est-ce en irritant mon pere que tu crois le fléchir ?

C

34 LES JARDINIERS,

P E R R E T T E.

Ecoute donc , Thibaut ; il faut un peu de douceur.

C O L I N , *faisant effort pour se posséder.*

Monsieur Thibaut , parlons amicalement : vous sçavez que depuis trois ans je vous ai servi avec fidélité.

T H I B A U T.

Tu n'as fait que ton devoir : après ?

C O L I N.

Vous avez vu avec quel zele j'ai pris vos intérêts à cœur ?

P E R R E T T E.

Ah ! ça , c'est vrai ; il faut lui rendre justice.

C O L I N.

Vous m'avez toujours fait espérer que , pour récompenser mes services , vous m'accorderiez Collette ; j'ai compté sur votre promesse , je l'aime , j'en suis aimé , je ne pourrai vivre , si l'on me sépare d'elle : auriez - vous le cœur de faire mon malheur & le sien ?

C O L E T T E , *aux genoux de Thibaut.*

Ah ! mon pere ! aurez - vous le courage de me rendre malheureuse ?

T H I B A U T , *se retournant.*

A l'autre , à st' heure ! qu'est-ce à dire malheureuse ? quand je te fais épouser un homme qui

fait ta fortune & la mienne, qui a trois vignobles en Champagne, qui te fera Dame d'un Château, tu appelles ça te rendre malheureuse ! Allons, debout, debout, & qu'on marche à la maison. (*Collette s'achemine lentement vers la maison, puis elle revient. Thibaut continue :*) Et toi, comme je quitte mon métier, je n'ai plus besoin de toi ; qu'on se dépêche de faire son compte, que je te paye & qu'on décampe.

COLIN.

Hé bien ! puisque vous me réduisez au désespoir, vous ferez cause que je ferai quelque coup de ma tête.

THIBAUT.

Tu en es bien le maître, ne te gêne pas.

COLIN.

Oui, & dans le moment, je vais aller m'engager.

COLETTE, *accourant.*

Ah ! Colin, ne fais pas ça !

PERRRETTE.

Non, Colin, il ne faut pas faire ça.

THIBAUT.

Eh ! laissez-le faire, il ne faut pas gêner les volontés.

PERRRETTE.

C'est que, vois-tu bien ! je serois fâchée que nous soyons la cause de son malheur.

Qu'appelles-tu ? est-ce un si grand malheur d'être utile à sa patrie ?

(Thibaut, en se retournant, voit Colin & Colette qui se parlent bas avec chaleur.)

COLIN, haut.

Non, Colette, c'est inutile ; j'y suis résolu : mais mon rival aura à qui parler.

THIBAUT va prendre Colette par le bras & la fait rentrer.

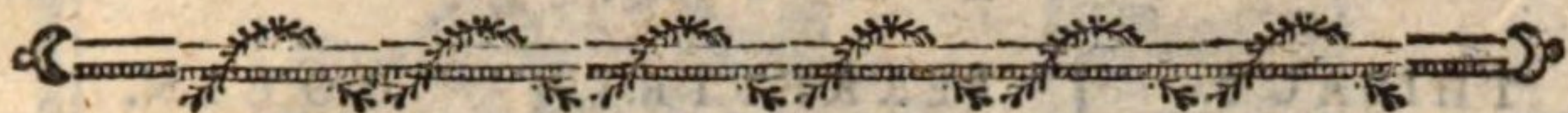
Comment ! je t'y trouve encore ! allons, vite qu'on rentre, & qu'on ne me le fasse pas dire encore une fois, sinon

(Colin se laisse aller sur le puits, la tête dans ses mains.)

PERRETTE, à Colin.

Dame ! mon enfant, quand tu te chagrineras, tu vois bien qu'on ne peut pas faire autrement.





SCENE XV.

THIBAUT, COLIN, PERRETTE.

THIBAUT.

ALLONS, allons, dépêchons, voyons ce que je te dois; & pour que tu ne puisses pas te plaindre de moi, je te donne mes vieux outils, la bêche, le rateau, le plantoir, toute la boutique; comme je ne m'en fers plus, tu n'as qu'à en faire ton profit.

COLIN, *se relevant avec fierté.*

Je ne veux rien de vous; après m'avoir ôté Colette, vos présens me porteroient malheur.

THIBAUT

Ah! tu fais le fier! tu me refuses! hé bien! tu ne les auras pas; car je vais tout jeter à l'eau.

PERRETTE.

Pourquoi donc ça, Thibaut?

THIBAUT.

Parce que je ne veux plus seulement les voir.

(*Il prend ses outils de Jardinier, en brise une partie, & jette l'autre dans le puits.*)



T R I O.

THIBAUT.

Détruisons tous ces ob-
jets :
Qu'on ne m'en parle ja-
mais.

N'étourdissez pas mon
oreille.

Qu'on me laisse en
paix.

Paix, paix, paix, paix ;
Je sçais ce que je fais.

Le Plantoir ,
L'Arrosoir ,

La Bêche & le Rateau ,
Tout ira dans l'eau ,
Oui, tout dans l'eau.

PERRETTE.

Qu'est-ce donc que tu
fais ?

A-t-on vu chose pa-
reille ?

Pauvre garçon !

Nous ne le reverrons ja-
mais !

Il est au désespoir.

Thibaut ! Thibaut !

Quoi ! tout dans l'eau !

COLIN.

Oui, je m'en vais :
On ne me reverra ja-
mais.

M'ôter tout ce que j'ai-
mois !

L'injustice est sans pa-
reille.

Non, non, non, non ,
On ne me reverra ja-
mais.

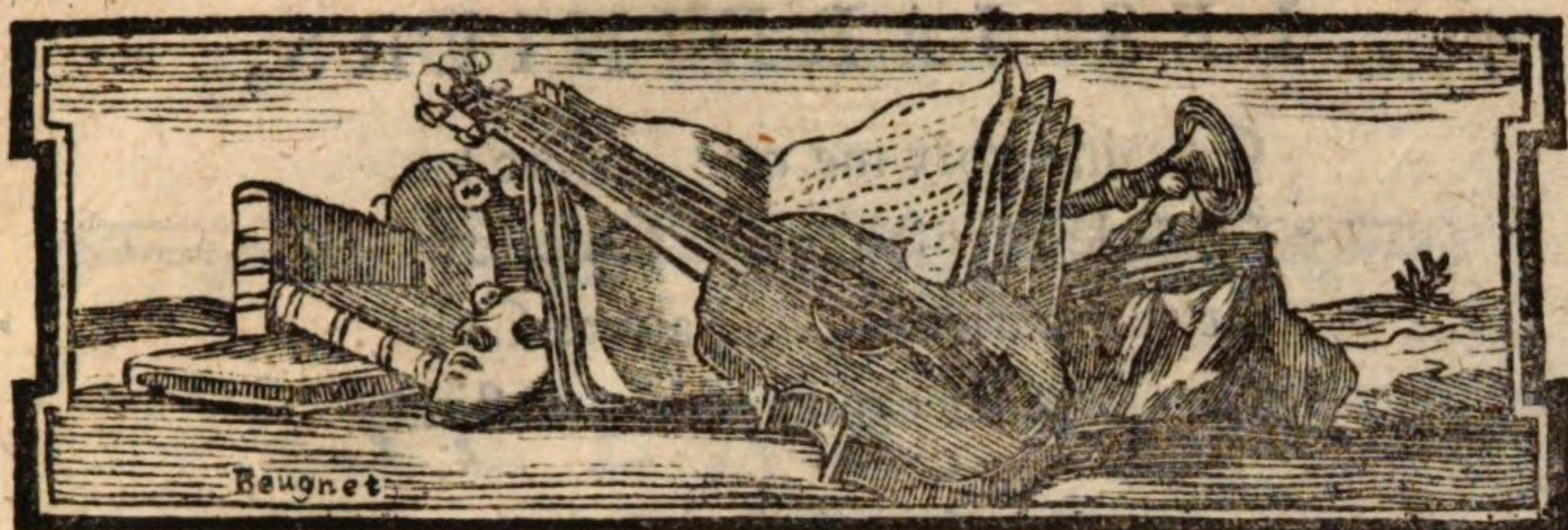
Je suis au désespoir !
Mon seul espoir

Est le tombeau ,
Oui, le tombeau.

(Thibaut rentre avec Perrette ; Colin, furieux, sort
par le côté opposé.)

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

Il est huit heures du matin ; le Soleil est déjà à une certaine hauteur.



SCENE PREMIERE.

COLIN, *seul, en habit de Soldat ; il rêve, & va ça & là, d'un air agité.*

C'EN est donc fait ! je suis Soldat ; .. & demain je pars... Mais partir sans voir Colette !... Sans la voir ! sans lui dire adieu !... Ce seroit le dernier !.. Mais elle va pleurer, gémir, se désespérer ; je ne pourrai jamais soutenir.... Non ; il vaut mieux lui éviter.... Ah, malheureux !

R É C I T A T I F.

Je sens que le chagrin me tue :
Oui, je crois que, dans ma fureur,
Si mon rival ôsoit se montrer à ma vue !...
Mais malgré moi, dans le fond de mon cœur.

Certaine voix me crie , arrête !
C'est le Bienfaiteur de Colette ;
Et tu pourrois ! . . . Pauvre Colin !
Que faire ? Et quel est ton destin !



A R I E T T E.

Non , je n'ai rien à ménager :
J'ai tout perdu , Colette m'est ravie !
Si je supporte encor la vie ,
C'est dans l'espoir de me venger.

J'allois posséder ma Colette ;
Hier encor je me croyois heureux !
Tout sembloit protéger mes feux ,
Et mon ame étoit satisfaite.
Aujourd'hui , quel revers affreux !
Mon infortune est complete !

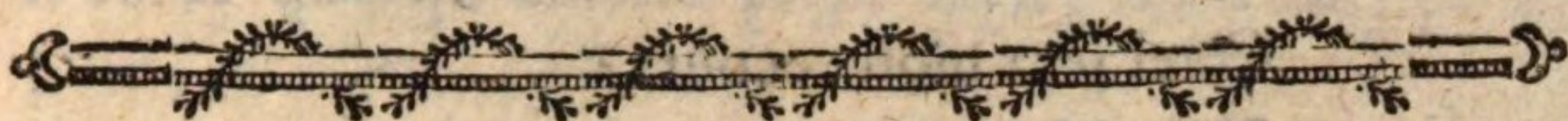
Non , je n'ai , &c.



Oui , mon parti est pris ; dussé-je périr... Mais
quelqu'un vient , je tremble : ah ! Dieux , c'est
elle !

(Il se laisse aller contre un arbre , le visage ap-
puyé sur ses mains.)





SCENE II.

COLETTE, COLIN.

COLETTE, *effrayée, qui ne reconnoît pas Colin.*

QUE faites-vous là, Monsieur? qu'est-ce que vous demandez?

COLIN *s'avance vers elle; Colette recule.*

Colette!...

COLETTE.

Je ne vous connois pas, Monsieur. (*Elle appelle.*)
Mon pere!

COLIN.

Eh quoi! Colette, que crains-tu? c'est moi,
c'est ton amant.

COLETTE.

Qu'entends-je? quoi! seroit-il possible! Il est
Soldat! Ah! Colin, qu'as-tu fait!

(*Elle tombe dans les bras de Colin.*)

ARIETTE.

Je n'en puis plus, mon cœur me laisse.

Est-il un plus triste sort?

Ah! pour prix de ma tendresse,

Colin, tu me donnes la mort.

42 LES JARDINIERS,

Loin de toi , dans les allarmes ,
Quel sera mon recours ?
Tremblante pour tes jours ,
Les miens couleront dans les larmes.
Je n'en puis plus , &c.



COLIN.

J'avois prévu tes pleurs , j'aurois peut-être dû
te les éviter ; mais je n'ai pu me résoudre à partir
sans te dire un dernier adieu.

COLETTE.

Un dernier adieu ! & tu pars ?

COLIN.

Demain.

COLETTE.

Demain ?

COLIN.

Oui , demain : mais c'est aujourd'hui qu'on at-
tend mon rival , je ne partirai pas sans être vengé.
(*On entend du bruit dans la maison , comme des ac-
clamations de joie.*)

COLETTE.

J'entends du bruit , je tremble qu'on ne vienne ;
je serois perdue , si l'on nous voyoit ensemble.

COLIN.

Si ce pouvoit être lui !.... Je le voudrois.

COLETTE.

Qu'est-ce que tu voudrois faire ? Ah ! Colin ,

si tu as quelque'amitié pour moi, va-t'en, je t'en prie, va-t'en.

COLIN.

Tu me chasses, Colette!

COLETTE.

Il le faut; je t'en conjure, veux-tu me perdre?

COLIN.

Non, je veux t'obéir: mais...

(Colin sort.)



SCENE III.

COLETTE, seule.

ENFIN le voilà parti; ah Ciel! je suis toute tremblante.





SCENE IV.

PERRETTE, COLETTE.

PERRETTE.

COLETTE, Colette ! Où es-tu ? viens donc vite , Bertrand est-là , il vient d'arriver.

COLETTE, *pleurant.*

Ah ! ma mere !

PERRETTE.

Hé ben ? Qu'est-ce que t'as , pourquoi pleurer ?

COLETTE.

Colin.

PERRETTE.

Oh ! encore Colin ! Tu sçais ben pourtant ce que tu m'avois promis.

COLETTE, *sanglottant.*

Il est. . . . il est Soldat !

PERRETTE.

Comment , Soldat ! Mais ne pleure donc pas , il ne faut pas paroître comme ça devant Bertrand : viens essuyer tes larmes , viens me conter ça.

(Elles passent dans le Jardin. Thibaut & Bertrand sortent de la Maison.)



SCENE V.

THIBAUT, BERTRAND.

(*Thibaut tient une bouteille sous son bras gauche , son verre de la même main : l'autre est passée au cou de Bertrand ; le premier vers du Duo se dit dans la maison.*)

DUO.

{ Ne parlons plus de quittance :
 { De l'amitié resserrons le lien.
 { Le plaisir de faire du bien
 { Doit tenir lieu de récompense.



THIBAUT.

MON cher Bertrand , mon bon ami ! Encore un petit coup , ça délasse.

(*Il verse.*)

BERTRAND.

Volontiers : (*Après avoir bu.*) Ah ! je me reconnois ; oui , c'étoit-là où je ferrois ma bêche , mon rateau : tout est encore dans le même état.

THIBAUT.

Mon ami , c'est que la maison d'un pauvre homme est toujours la même. Mais , je n'en reviens pas ; tu es riche , je suis pauvre , & tu ne m'as pas oublié !

46 LES JARDINIERS,

B E R T R A N D.

Si j'étois né dans la grandeur, tu pourrois t'en étonner : mais j'ai été élevé au Village, j'en conserverai toujours les mœurs ; d'ailleurs, est-ce être heureux que de jouir seul de sa fortune, ou de n'en faire part qu'à des gens qui n'en ont que faire ?

T H I B A U T.

Voilà pourtant le monde !

B E R T R A N D.

Mais, où est donc Colette ? Je meurs d'envie de la voir ; elle doit être bien grandie ?

T H I B A U T.

Je t'en réponds : & puis c'est moriginé, ça vous a des façons.... c'est que j'ai élevé ça, tu sens bien.... Oh ! c'est un beau brin de fille ! Tu vas la voir, elle ne tardera pas ; sa mere est allée la chercher. Ah ! ça, pour en revenir.... Nous avons encore du vin ; (*Il verse.*), à ta santé.

B E R T R A N D.

Et à celle de Colette.

T H I B A U T.

Oh ! tu vas la voir ; (*Il va poser la bouteille & les verres sur la pierre du puits*). Pour le départ, quand tu voudras ; moi, rien ne m'arrête ; si tu veux, dès demain.

B E R T R A N D.

Demain, c'est bien prompt : j'aurois quelques affaires....

THIBAUT.

Hé bien ! quand tu voudras ; mais le plutôt feroit le mieux ; c'est que je suis envieux de te voir faire le gros dos dans ta Seigneurie.

BERTRAND.

Que dis-tu , mon ami ? Ce n'est point une Seigneurie : c'est une bonne roture ; trente arpens de vignes. . . .

THIBAUT.

Trente arpens de vignes ! (*Il court chercher la bouteille.*) Ah ! mon ami , achevons la bouteille. (*Après avoir bu.*) Trente arpens de vignes !

BERTRAND.

Et cent arpens de terres labourables ; cela vaut toutes les Seigneuries du monde.

ARIETTE.

Une fertile Métairie ,
De nos soins nous rend la valeur ;
D'une brillante Seigneurie ,
Il ne nous reste que l'honneur.
Un Intendant , un Receveur ,
Des Gardes , des Chiens , un Piqueur ,
Vous en emportent le meilleur.
Un Payfan vous tracasse ,
Sur vous votre voisin chasse ;
Tout cela donne de l'humeur.

Je veux dans la prairie
Mener moi-même mes troupeaux ;
Et voir paître l'herbe fleurie ,

48 LES JARDINIERS,

A mes Brebis , à mes Agneaux.
Des habitans d'un Village
Que m'importent les respects ,
Quand j'aurai leur cœur pour gage
De mes bienfaits ?



T H I B A U T.

Tu as raison , c'est bien dit ; nous jouirons de
la vie : point d'inquiétude , de la liberté , de la
gaieté , sur-tout de bon vin. Nous ferons à la
source , & c'est un point essentiel ; car moi ,
vois-tu!...

A I R.

Je tiens qu'il faut que le bon vin
Coule à longs traits dans un festin ;
J'aime à boire
A ma liberté ;
Et les seuls mets dont on doit faire gloire ,
Sont l'appétit & la gaieté.



Il me semble que j'y suis déjà !... Mais , tiens,
tiens , voilà notre fille.



SCENE



SCÈNE VI.

COLETTE, PERRETTE, THIBAUT,
BERTRAND.

THIBAUT.

ALLONS, Colette, approche, approche : (*En montrant Bertrand.*) le voilà pourtant ; embrasse ton mari, fais-lui ton compliment.

BERTRAND, *embrassant Colette.*

Permettez, ma chère Colette.....

THIBAUT.

Eh ! oui, oui, on te le permet. (*A Colette.*) Mais tu ne dis rien, toi : te voilà comme une sotte ; est-ce comme ça qu'on reçoit notre ami, notre gendre ?

COLETTE, *embarrassée.*

Mon Pere.....

THIBAUT.

Sans doute, fais lui ton compliment ; dis-lui que tu es charmée de le voir.

COLETTE, *à Bertrand.*

Monsieur.....

THIBAUT, *contrefaisant Colette.*

Mon Pere !... Monsieur ! Est-ce comme ça qu'on parle ? Tu as si bonne langue ordinairement.

D

50 LES JARDINIERS,

P E R R E T T E.

C'est qu'elle est un peu intimidée : il faut excuser ça , Monsieur Bertrand ; & puis , elle a quelques petits chagrins.

T H I B A U T.

Qu'est-ce que c'est que des chagrins ? (*Il tire Perrette par la manche.*) Que veux-tu dire , toi ?

P E R R E T T E.

Oui , oui , nous te conterons ça.

T H I B A U T , *bas à Perrette.*

Veux-tu te taire. (*Colette se retourne & essuie ses yeux avec son tablier.*)

B E R T R A N D.

Vous ! des chagrins , belle Colette ? . . . Quoi ! vous pleurez ! Daignez me confier le sujet de vos peines , & croyez que , s'il est en mon pouvoir , je ne négligerai rien pour les faire cesser.

C O L E T T E.

Vous avez bien de la bonté , Monsieur.

B E R T R A N D.

Non ; ce que je vous dis est sincère : regardez-moi comme votre meilleur ami.

P E R R E T T E.

Tenez , je m'en vais vous dire ce qui la chagrine , moi ; & vous ne pourrez pas la blâmer.

T H I B A U T , *tirant encore la manche de Perrette.*

Veux-tu te taire.

P E R R E T T E.

Non , non ; laisse-moi dire , je ne dirai que ce

qu'il faut ; je ne suis pas une bête , peut-être.
(A Bertrand.) C'est que nous avions un garçon
 Jardinier , nommé Colin , un bon enfant , qui
 nous aimoit ben ; quand il a sçu que nous allions
 partir , ça lui a fait tant de peine de nous quit-
 ter , que par désespoir il est allé s'engager ; en-
 fin , le voilà Soldat , Colette a bon cœur , & c'est
 ce qui lui fait de la peine.

THIBAUT.

Ouf...

BERTRAND.

L'action de ce Colin prouve qu'il vous étoit
 attaché : Colette a raison d'y être sensible , cela
 fait l'éloge de son ame : mais consolez-vous , Co-
 lette ; je vois que , sans le vouloir , c'est moi qui
 suis cause de ce malheur-là : c'est à moi à le ré-
 parer. *(A Thibaut.)* Mon ami , cours vite chez le
 Bailli de ma part , dis-lui qu'à quelque prix que
 ce soit il m'ait le congé de ce jeune homme ; &
 ne reviens pas sans l'apporter , je t'en prie.

COLETTE , avec un transport de joie.

Ah ! mon cher Monsieur Bertrand , quelle obli-
 gation !....

PERRETTE.

Ma foi , voilà ben ce qui s'appelle un cœur
 de Roi.

THIBAUT.

Mon ami , tu m'étonnes toujours !

BERTRAND.

Trêve de remerciemens ; si j'oblige Colette , je

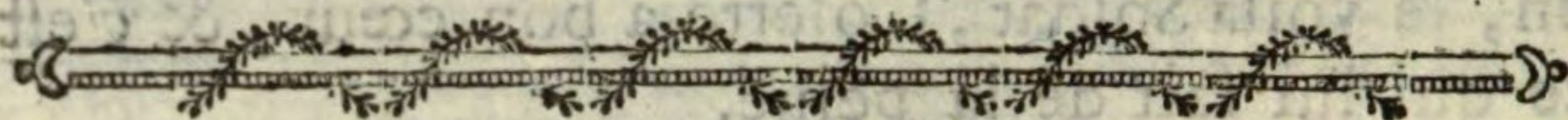
52 LES JARDINIERS,

fuis trop payé : mais , je t'en prie , ne perds point de tems.

THIBAUT.

Non , non ; j'y cours.

(*Il sort.*)



SCENE VII.

PERRETTE, BERTRAND,
COLETTE.

PERRETTE.

Vous venez de faire notre fille ben contente , Monsieur Bertrand ; je vous en assure. N'est-il pas vrai , Colette ?

COLETTE , *avec un gros soupir.*

Ah ! oui , ma mere.

PERRETTE.

Hé ben ! allons , fois donc gaie ; quel bon mari tu vas avoir là ! Tu vois ben que ton Pere avoit raison de te dire que tu serois heureuse avec lui.

BERTRAND.

En auriez-vous douté , Colette ? Vous m'auriez mal connu ; en demandant votre main , je n'ai voulu que votre bonheur , & ce n'est qu'en le faisant que je puis assurer le mien.

COLETTE, *hésitant.*

Je vous suis bien obligée, Monsieur Bertrand : si je sçavois comment.... reconnoître....

PERRRETTE.

Mais allons donc, il semble que tu ne sçais pas parler ; en vérité, je ne te comprends pas, moi.

BERTRAND, *à part, tandis que Perrette parle bas à Colette.*

Ahi, ahi ! j'ai quelque soupçon que ce Colin.... il faut m'en assurer. (*Haut.*) Madame Perrette, j'aurois une grace à vous demander.

PERRRETTE.

Comment, des graces ! Mais vous vous moquez de moi : n'êtes-vous pas le Maître ici, notre gendre ? Ne vous gênez pas, vous n'avez qu'à parler.

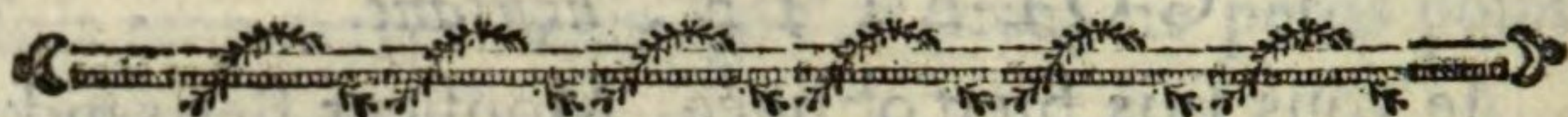
BERTRAND.

Ce feroit de me permettre un moment d'entretien avec Colette.

PERRRETTE.

Ah ! ça, c'est tout simple : les amoureux ont toujours quelque chose à se dire ; & les meres gênent, n'est-il pas vrai ? Ah ! frippon, je te devine. (*Elle donne de petits soufflets à Bertrand.*) Allons, je vous laisse conter vos petites raisons. (*Elle sort, après avoir dit quelques mots à l'oreille de Colette.*)





SCENE VIII.

BERTRAND, COLETTE.

BERTRAND.

À É bien ! ma chere Colette , il y a long-temps que nous nous connoissons ; mais vous étiez si jeune alors !.... Vous m'aviez oublié , n'est-ce pas ?

COLETTE.

Pardonnez-moi , Monsieur , je me souviens bien...

BERTRAND.

Arrêtez , je ne suis point Monsieur pour vous : songez que c'est Nicolas Bertrand qui vous parle , qui ne veut que votre bien.

COLETTE.

J'en suis bien persuadée ; aussi serois-je bien ingrate , si , après tant d'obligations....

BERTRAND.

Eh ! non , non , point d'obligations ; en vous faisant du bien je m'acquitte de ce que je dois à votre pere , & je me satisfais. Ce n'est pas là ce dont il s'agit ; je vais vous parler à cœur ouvert , parce que , au terme où nous en sommes , il est bon de se connoître. Je suis riche ; je dis riche , parce que ma fortune est au-dessus de mon ambition : je pourrois être heureux ; mais je sens que

c'est ne l'être qu'à moitié, quand on n'a personne qui partage notre bien-être ; j'aurois pu épouser une Demoiselle, je ne serois pas le premier Pay-san qui auroit fait cette sottise-là, & qui s'en se-roit repenti ; mais je tiens qu'il faut qu'on s'allie avec ses égaux, quant à la naissance : pour le reste, s'il est agréable de recevoir, il est plus agréable de donner, & par-là l'on est quitte. J'aurois pu de même employer mon argent à me faire moquer de moi, acheter quelque fief, quelque seigneu-rie, & , au moyen d'un *De*, ajouté à mon nom, devenir un petit tyran, comme tant d'autres ! Mais le métier de cultivateur est plus de mon goût, & je croirai toujours que l'emploi de nourrir les hommes est plus beau que celui de les tourmen-ter.

C O L E T T E.

On ne peut mieux penser ; de pareils senti-
mens sont bien dignes de vous.

B E R T R A N D.

Ma chere Colette, si vous leur trouvez du rap-
port avec les vôtres, j'en ferai charmé ; car je
sens qu'il me feroit impossible d'en changer :
vous voyez que je vous parle vrai, j'attends de
vous la même franchise ; j'ai la parole de votre
pere, il me donne votre main : mais c'est de vous
que je veux la tenir ; mon dessein n'est que de
vous rendre heureuse, & personne ne sçait mieux
que vous ce qui peut faire votre bonheur.

C O L E T T E.

L'obéissance que je dois à mon pere....

56 LES JARDINIERS,

BERTRAND.

Je vous en dispense : dans un marché comme le nôtre, c'est le goût, & non l'obéissance qui doit déterminer. Vous êtes jeune, aimable ; & , sur ces deux articles-là , je sçais me rendre justice : je voudrois donc que vous me disiez tout naïvement , si vous ne vous faites pas un peu de violence en consentant à notre union ?

COLETTE, *après un soupir.*

Monsieur Bertrand, vous êtes un si honnête homme ! Ne me refusez-pas.

BERTRAND.

Moi , vous refuser ! Ma chere Colette , vous oubliez que je suis votre ami ; ouvrez-moi votre cœur , parlez : que désirez-vous ?

COLETTE.

Accordez-moi quelques jours ; & , sur-tout , que mon pere ignore que c'est moi qui vous les demande.

BERTRAND.

Quand il le sçauroit ?

COLETTE.

Je serois perdue , Monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Hé bien ! ne craignez-rien ; vous voulez faire vos réflexions ? consultez-vous , rien de plus juste. Voilà qui est dit ; changeons de propos , parlons de ce Colin. (*Il observe Colette.*) Moi , son action me charme : ce garçon-là me paroît avoir un bon cœur , & je l'aime sans le connoître.

COLETTE, *avec vivacité.*

Ah ! si vous le connoissiez , vous l'aimeriez bien davantage.

BERTRAND.

Je n'en doute pas , je le crois fort aimable.

COLETTE.

Oh ! tout-à-fait ; il est si doux , si obligeant !

BERTRAND.

Jeune , sans doute ?

COLETTE.

Vingt-trois ans.

BERTRAND.

Et d'une figure intéressante ?

COLETTE.

On ne peut davantage ; son air prévient d'abord.

BERTRAND.

En ce cas , cela vous faisoit une société fort agréable ; je suis bien sûr que vous viviez de la meilleure intelligence du monde ?

COLETTE.

Jamais nous n'avons eu le moindre différend. Le pauvre garçon ! Il n'y avoit rien qu'il n'imaginât pour me plaire ; aussi jamais , non , jamais je n'oublierai tout ce qu'il a fait pour moi.



ROMANCE.

Lorsque j'avois du chagrin,
 Colin en avoit davantage;
 Et, si j'avois l'air serein,
 On le voyoit sur son visage.
 Ah ! le bon cœur que Colin !
 Chaque instant un nouveau soin,
 De son zèle étoit le gage.
 Ah ! le bon cœur que Colin !

Un jour mon joli serin
 S'étoit échappé de sa cage;
 Colin, voyant mon chagrin,
 Courut sans tarder davantage.
 Ah ! le bon cœur que Colin !
 Il sçut l'attraper enfin,
 Mais il revint tout en nage.
 Ah ! le bon cœur que Colin !

Remettois-je au lendemain
 Quelques soins de mon jardinage ?
 Il se levoit plus matin,
 Et vite achevoit mon ouvrage.
 Ah ! le bon cœur que Colin !
 Pour sa sœur, un frère enfin
 N'en eût pas fait davantage.
 Ah ! le bon cœur que Colin !



BERTRAND.

Et sans doute, vous n'étiez point ingrate à toutes ces preuves de bon cœur ?

COMÉDIE.

59

COLETTE.

Ingrate ! je ne l'ai jamais été avec personne.

BERTRAND.

Fort bien : donc vous ne voudriez pas l'être avec moi , qui vous veux tant de bien , & qui ne désire que de vous en donner des preuves ?

COLETTE.

Avec vous ! le Ciel m'en garde.

BERTRAND.

Hé bien ! si vous voulez que je vous croye , ne me cachez rien : convenez que Colin... Mais foyez sincere ; & songez que la vérité est pour vous & pour moi de la plus grande conséquence.

COLETTE.

Vous me faites trembler !

BERTRAND.

Non ; c'est un second pere qui vous parle : allons , avouez-moi franchement que vous aimez Colin , & que vous en êtes aimée.

COLETTE, *très-vivement.*

Ah ! Monsieur Bertrand , gardez-vous bien de dire cela devant mon pere : il croiroit que je vous l'ai dit , & je serois grondée.

BERTRAND.

Il suffit : je ne vous en demande pas davantage. Allez , Colette , foyez tranquille ; je vous réponds du secret.

COLETTE.

Vous ne voudriez pas me faire de peine ? je suis déjà assez malheureuse.

60 LES JARDINIERES,
BERTRAND.

Ma chere Colette, si j'ai été assez mal-adroit pour vous causer quelques chagrins, j'espere être assez heureux pour les réparer : je le dois, & je vous en donne ma parole.

COLETTE.

Quoi ! vous seriez assez-bon !... Ah ! que je vais vous aimer !

BERTRAND.

C'est une obligation que j'aurai à Colin ; mais n'importe. Rentrez, Colette ; j'attends votre pere : il n'est pas à propos qu'il nous trouve ensemble ; & comptez sur ma promesse.



SCENE IX.

BERTRAND, *seul, se promenant après un peu de silence.*

JE m'en étois douté... Un intérêt aussi vif... Au fait, je me sçais bon gré de cet éclaircissement. Pauvres enfants ! ... j'allois faire deux malheureux ; & moi-même, je n'aurois pas tardé à faire le troisième. Il faudra trouver quelque biais avec Thibaut... Mais on vient ; c'est lui.





SCENE X.

THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND.

HÉ bien ! mon ami , as-tu de bonnes nouvelles ?

THIBAUT, *d'un air agité.*

Oui , oui , j'en ai de belles !

BERTRAND.

Comment ?

THIBAUT.

Ma foi , sans le Bailli... Mais tu n'as rien à craindre. Nous y avons mis ordre.

BERTRAND.

Que veux-tu dire ? & le congé ?

THIBAUT.

Eh ! je l'ai le congé , je l'ai , dont bien me fâche ; si j'avois sçu ce que je sçais , je n'aurois pas couru si vite. Apprends donc que ce coquin de Colin pour qui tu as la bonté... Oh ! tu es bien payé de tes bons offices ! Il t'en préparoit un autre congé , lui !

BERTRAND.

Qu'est-ce à dire ? explique-toi.

52 LES JARDINIERS;

THIBAUT.

Hé bien ! oui ; au moment où tu l'obliges , il te guétoit pour te faire un mauvais parti.

BERTRAND.

A moi ?

THIBAUT.

A toi-même : il s'en est vanté dans tout le Village : ce drôle-là s'étoit fourré dans la tête de s'amouracher de ma fille , & prétendoit te la disputer : là , que dis-tu à ça , toi ?

BERTRAND, froidement.

Mais , je dis que cela me paroît fort naturel ; s'il aime Colette , elle mérite bien qu'on la dispute. Au fait , tu as son congé ?

THIBAUT.

Oui ; tiens , le voilà , son diable de congé.

BERTRAND.

Donne ; il me tarde de tranquilliser Colette.

(Bertrand lit le congé dans un coin du Théâtre , sans faire attention à ce que dit Thibaut.)

THIBAUT.

Oh ! il le paiera cher , va ! car j'ai retourné chez le Bailli , qui va le faire coffrer , pour lui apprendre à parler.

BERTRAND, continuant de lire.

Fils de Louis Bertrand..... Ciel ! feroit-il possible ?

THIBAUT.

Oh ! ça n'est que trop possible : mais , comme

je t'ai dit, tu n'as que faire d'avoir peur : le Bailli est un homme ! Il l'est peut-être déjà.

BERTRAND, *à part.*

Colin est mon neveu ; je n'en puis douter : ô jour heureux !

THIBAUT.

Ma foi, oui ; c'est heureux ! si je n'avois pas fait autant de diligence pourtant....

BERTRAND, *prenant la main de Thibaut.*

Mon ami, écoute, écoute-moi bien ; tu peux me rendre un service....

THIBAUT.

Hé ! non ; tout est arrangé. Te voilà tout troublé, sois tranquille : il est peut-être niché au moment où je te parle : & puis, nous partirons après-demain : où veux-tu qu'il t'aille chercher ?

BERTRAND.

Il n'est pas question de peur de ma part. M'en crois-tu capable ? Écoute-moi seulement ; tu sçais quels sont mes engagements avec toi, tu sçais ce que je t'ai promis ? je te tiendrai ma parole en tout ; excepté d'épouser ta fille. Colin la mérite mieux que moi, il faut la lui donner.

THIBAUT, *très-étonné.*

Qui ? moi ! ... ma fille ! ...

BERTRAND.

Oui.

THIBAUT.

Ma fille ! ... à Colin ?

64 LES JARDINIERS,

BERTRAND.

Oui, à Colin; & je me charge de la dot.

THIBAUT.

Cela me confond : mais, est-ce que ta tête....
par fois....

BERTRAND.

Ma tête ne fut jamais plus saine ; songe qu'il y
va de notre bonheur à tous.

D U O.

THIBAUT.

Mais, mon ami, tu n'es pas
sage :

Y penses-tu ?

J'enrage !

Moi, donner ma fille à Co-
lin !

J'aimerois mieux, dans ma ra-
ge,

L'étrangler de ma main.

Y penses-tu ?

Moi, donner ma fille à Co-
lin !

Y penses-tu ?

Non, mon ami, tu n'es pas
sage.

BERTRAND.

Suis mon conseil, il est fort
sage.

Faisons cet heureux maria-
ge,

Et qu'il soit conclu dès de-
main.

Tu t'en défends en vain.

Tu t'en défends en vain.

Suis mon conseil, il est fort
sage.

Tu t'en défends en vain.

J'ai dans ma main
De quoi te rendre sage.



BERTRAND.

Hé bien ! lis ce congé ; apprends que Colin est
mon neveu ; que j'ai dans mes mains la succes-
sion de son pere, & que j'y joins la mienne.

THIBAUT.

COMÉDIE. 65

THIBAUT.

Lui ! Colin , ton neveu ! ... Mais es-tu sûr ? ...

BERTRAND.

Lis seulement.

(*Il lui présente le papier.*)

THIBAUT, *lit.*

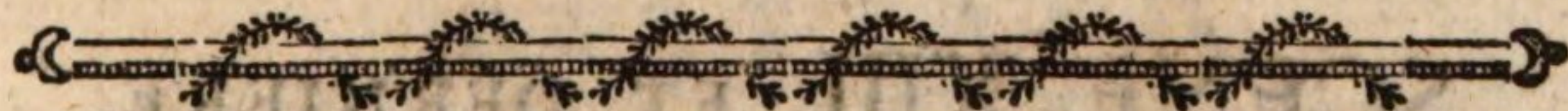
« Nicolas Bertrand, dit Colin, natif d'Ivry ,
» âgé de vingt-trois ans, fils de Louis Bertrand ,
» Laboureur....

BERTRAND.

C'est mon propre nom que je lui donnai sur
les fonts de Baptême ; c'est celui de mon frere : l'état , l'âge , le pays , tout m'en assure.

THIBAUT.

Est-il possible ? quel bonheur ! Diable ! ceci
change bien la thèse : en ce cas il faut empê-
cher.... Il n'y a pas de temps à perdre... je m'en
vais dire au Bailli... j'arrangerai tout ça ; laisse-
moi faire , je te l'amène.



SCENE XI.

COLETTE, BERTRAND,
THIBAUT.

COLETTE, *accourant.*

Mon pere ! ... Monsieur Bertrand ! ... par pitié
secourez Colin ! les Archers... Il est là , on l'em-
mène !

E

66 LES JARDINIER S,
THIBAUT.

Reste là, reste là ; ne crains rien, j'y vais.



SCENE XII.
COLETTE, BERTRAND.

COLETTE, *tombe éplorée dans les bras de Bertrand.*

AH! ce sera aujourd'hui mon dernier jour.

BERTRAND.

Consolez-vous, Colette, & soyez tranquille sur le sort de Colin ; j'en répons.



SCENE XIII. ET DERNIERE.

THIBAUT, PERRETTE, BERTRAND, COLETTE ; COLIN,
entre deux Archers de Maréchaussée.

THIBAUT, *aux Archers,*

UN moment, Messieurs, un moment ; nous avons à lui parler.

P E R R E T T E.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ça ? Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

T H I B A U T.

Ne t'inquiète pas, tu le sçauras : ce n'est rien.
(*A Colin, en montrant Bertrand.*) Et toi, embrasse ton rival : tiens, le voilà.

C O L I N , *avec indignation.*

Lâches, ôsez-vous encore m'insulter ? N'êtes-vous pas contents d'avoir causé mon malheur ?

B E R T R A N D.

Tout est réparé, puisque je te retrouve ; embrasse-moi, mon cher neveu.

C O L I N.

Moi, votre neveu !

C O L E T T E.

Son neveu !

P E R R E T T E.

Son neveu !

B E R T R A N D.

Oui, crois-en mon cœur ; c'est moi qui, à la mort de ton pere, m'emparai de ton bien, mais pour te le conserver : tu ne me prêtes pas d'autres intentions ? Je t'ai long-tems fait chercher depuis : mais, puisque le bonheur veut que je te retrouve, je me flatte que tu ne le trouveras pas diminué.

C O L I N.

Ah ! ne me parlez-pas de bien : je n'en ai que faire : il n'en est plus pour moi ! Collette étoit le

68 LES JARDINIERS,

seul!... Elle me fut promise; mais vous l'épousez, je ne dois plus y prétendre. Si j'ose attendre de vous une seule grace, faites-moi rendre la liberté, que je parte pour mon Régiment, & qu'au moins mes yeux ne soient pas témoins....

B E R T R A N D.

Non, tu ne partiras qu'avec moi; & voilà ton congé.

THIBAUT, *prend Colin par la main & lui présente Colette.*

Et moi, je te m'engage; & voilà ton Capitaine.

B E R T R A N D.

Oui, soyez heureux, mes enfans; car vous ferez les miens: si je vous ai fait quelques chagrins, vous devez me le pardonner: mon cœur n'y eut jamais de part.

C O L I N.

Qu'entends-je? Seroit-il possible?... Mon oncle!... Monsieur Thibaut!... Ah! ma chere Colette!

P E R R E T T E.

Et moi, mon garçon, viens donc m'embrasser: tu sçais bien que j'ai toujours été pour toi, si l'on avoit suivi mon conseil... Mais les femmes ne sont pas maitresses.

C O L I N.

Oublions tout cela, Dame Perrette: un bonheur comme le mien ne sçauroit être trop acheté.

T H I B A U T.

Allons, mes amis, allons voir le Bailli; faisons-

lui part de notre joie. (*A Colin.*) Et qu'il évite à ces Messieurs la peine de te conduire en prison : car.... (*En montrant Bertrand.*) tu ne veux plus le tuer ; n'est-ce pas ?

(*Colin saute au cou de Bertrand , & le serre dans ses bras.*)

QUINQUE.

BERTRAND.

En ce moment votre bonheur commence ,
Et je le lis dans vos yeux satisfaits.

COLIN ET COLETTE.

En ce moment notre bonheur commence ,
Et nous allons jouir de vos bienfaits.

BERTRAND.

Que l'amitié....

COLIN.

l'amour....

THIBAUT ET PERRETTE.

& la reconnoissance....

TOUS ENSEMBLE.

Enchaînent nos cœurs à jamais.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lu , par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police , les *Jardiniers* , Comédie ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 18 Juillet 1771.

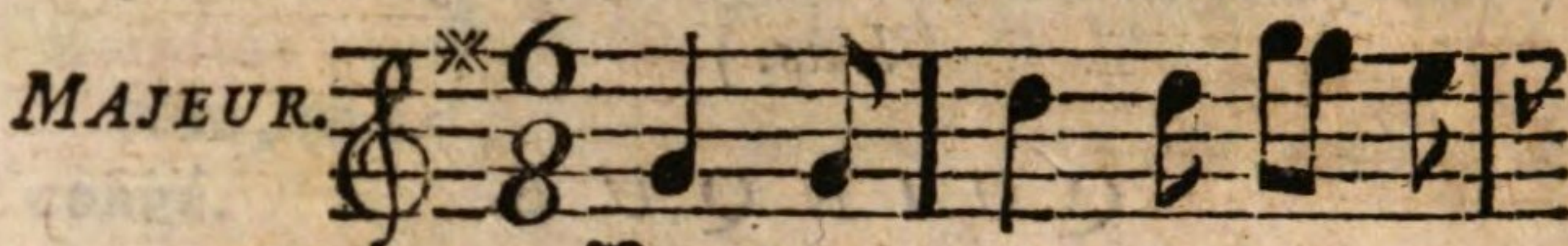
MARIN.

70 LES JARDINIERES,



ROMANCE.

COLETTE.



Gracioso. LORSQUE j'a- vois du cha-



grin, Co- lin en a- voit da- van-



ta- ge; Et, si j'a- vois l'air se-



rein, On le voy - oit sur son vi-



fa- ge. Ah! le bon cœur, le bon cœur que Co-



lin! Cha- que ins- tant, un nou- veau



soin, De son zè - le é - toit le ga - ge.



Ah! le bon cœur, le bon cœur que Co -



lin! Ah! le bon cœur, le bon cœur que Co -



lin!



MINEUR.

U N jour mon jo - li se -



rein S'étoit é - chap - pé de fa



ca - ge; Co - lin, voy - ant mon cha -

72 LES JARDINIERS, &c.



grin, Courut sans tar - der da - van -



ra - ge. Ah! le bon cœur que Co -



lin! Il sçut l'a - trap - per en -



fin: Mais il re - vint tout en



nâ - ge. Ah! le bon cœur que Co -



lin! Ah! le bon cœur que Co - lin!

F I N.

*Au Majeur pour le
troisième Couplet.*

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur-Libraires
de LL. AA. SS. Messieurs le Prince de CONDE', & du Duc
de BOURBON, rue des Mathurins, 1771.

LES AMANTS
SANS LE SÇAVOIR,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois
par les Comédiens Ordinaires du Roi,
le 6 Juillet 1771, au Théâtre du Pa-
lais des Tuileries.

Prix , 1 liv. 10 sols.



A P A R I S,

Chez M O N O R Y , Libraire de S. A. S. Monseigneur le
Prince de C O N D É , Cul-de-Sac des Quatre-vents,
Fauxbourg Saint Germain.

M. D C C . L X X I.

Avec Approbation & Permission.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

NOMS DES ACTEURS,

Le Comte d'AURAI,	M. Brizard.
La Comtesse d'AURAI,	Mlle. Dumefnil.
Le Marquis de SAINVILLE, leur Fils,	M. Molé.
HENRIETTE, leur Nièce,	Mlle. d'Oigny.
La Présidente de CANDEUSE.	Mad. Drouin.
Le Chevalier de CANDEUSE, son Fils,	M. Montvel.
GERMONT Valer-de-Chambre de Sainville,	M. Feuilly.
LISE, Femme-de-Chambre d'Henriette,	Mad. Fannier.

*Le Théâtre représente un Sallon, dont la porte
doit être à glaces, pour laisser voir un Jardin.*

La Scène est dans la Maison du Comte d'Aurai.

Davesne, Bertin,

Les Jardiniers Comedie

Paris 1771

P.o.gall. 2043#Beibd.4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097943-8